

Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (2001)
Heft: 20

Artikel: Le regard apaisé d'Edward Yang
Autor: Maire, Frédéric
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-932823>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Yang-yang (Johathan Chang) et Ting-ting (Kelly Lee)

Un seul personnage semble au fond proche de cet enfant: le Japonais Ota, concepteur visionnaire de jeux vidéo...

En effet. S'il a de la chance, cet enfant pourrait bien devenir comme lui. Ota est le seul personnage du film qui vient de l'extérieur. Il n'est pas Dieu, ni surnaturel. Il pourrait inspirer le père, devenir sa muse, pour autant que celui-ci veuille bien le reconnaître. L'espoir de l'homme, dans sa vie, c'est d'être totalement honnête avec lui-même et de ne faire ni concession, ni compromis. Pour moi, ce film est comme une lettre que j'écris à un très bon ami pour lui dire ce que je ressens maintenant de l'existence et pour lui dire d'apprendre l'honnêteté envers lui-même. ■

1. Auteur, entre autres des admirables «Fleurs de Shanghai» («Hai shang hua», 1998), «Goodbye South, Goodbye» («Nanguo zaijian, nanguo, 1996»), «Good Men, Good Women» («Haonan haonu», 1995), «Le maître de marionnettes» («Hsimeng jensheng», 1993), «La cité des douleurs» («Beiqing chengshi», 1989).

Le regard apaisé d'Edward Yang

Qui connaît Edward Yang en Suisse? «Yi yi» est le premier de ses sept films à bénéficier d'une exploitation commerciale, bien que plusieurs de ses œuvres aient eu les honneurs de Locarno. Portrait d'un cinéaste aussi éclairé qu'inspiré. Surtout trop longtemps ignoré.

Par Frédéric Maire

Né en 1947 à Shanghai, Edward-Dechang Yang émigre avec ses parents à Taïwan après la guerre civile, en 1949. Il se distingue en classe avec des bandes dessinées qui font la joie de ses petits camarades. Après une année de service militaire obligatoire dans la marine, il poursuit des études en Floride où il obtient un doctorat en ingénierie informatique en 1972. Il suit des cours de cinéma à l'Université de Californie du Sud pendant deux ans, puis retourne aux ordinateurs pendant sept ans, à Seattle. En 1981, il rentre à Taïpei pour écrire le scénario de «Winter of 1905».

Il met en scène «Floating Weeds» pour la télévision, puis tourne son premier film de cinéma, «Expectations». Il réalise en-

suite «That Day on the Beach» (1983), «Taipei Story» (Prix Fipresci à Locarno en 1985), «The Terrorizer» (Léopard d'argent à Locarno en 1987), «A Brighter Summer Day» (1991), «Confusion chez Confucius» (1994) et «Mahjong» (1996). Plus politique et virulent que son camarade Hou Hsiao-hsien, autre chef de file de la Nouvelle vague taïwanaise, Edward Yang est depuis longtemps en froid avec le pouvoir.

«Yi yi» révèle aujourd'hui une forme d'apaisement et d'accomplissement dans son œuvre. Jusqu'alors, ses films se sont souvent attachés à dépeindre la jeunesse taïwanaise, exprimant une violence sourde, muette, dans des éclats visuels d'une froideur et d'une brutalité inouïes. Le septième long métrage d'Edward Yang, au contraire, se contente de longues séquences pacifiées où la violence est ailleurs, dans l'impossibilité des êtres à se reconnaître. Autant le petit garçon du film photographie les gens de dos pour leur montrer une vérité d'eux-mêmes qui leur est inconnue, invisible, autant Edward Yang dédouble les plans, stratifie ses images et ses sons, dans une impressionnante architecture cinématographique qui se résume à une idée simple: «La vie n'est pas ce qu'on pense qu'elle est, parce que chacun la raconte différemment». ■